

R/TP.41p.

Washington

UN GRAND HOMME

ET

SON SECRÉTAIRE

Bibliothèque Maison de l'Orient



072845

EXTRAIT DU COMPTE RENDU

De l'Académie des Sciences Morales et Politiques

(INSTITUT DE FRANCE)

PAR MM. HENRY VERGÉ ET P. DE BOUTAREL

Sous la direction de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie

R/TP 41 p. à M^r Meinach
Hommage de l'auteur

C.W. 1908

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

UN GRAND HOMME

ET

SON SECRÉTAIRE

SOUVENIRS INACHEVÉS

DE

Charles WADDINGTON

Membre de l'Institut

Professeur honoraire à la Sorbonne

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1908



UN GRAND HOMME

ET SON SECRÉTAIRE

« Il n'est point de grand homme pour son valet de chambre », dit un proverbe, qui n'est pas toujours d'une vérité absolue.

On en pourrait dire autant, d'ailleurs, des jugements d'un secrétaire, qu'il s'agisse d'un écrivain de génie ou d'un général d'armée, d'un homme d'État, d'un orateur ou d'un artiste. Tous, même les plus grands, ont leurs moments de fatigue et de défaillance :

Et quandoque bonus dormitat Homerus.

L'homme illustre dont il est ici question est Victor Cousin, le philosophe qui, de 1816 à 1866, sous la seconde Restauration et sous la Monarchie de Juillet, sous la République de 1848 et sous le second Empire, par sa parole et par sa plume, par ses leçons publiques et par ses entretiens particuliers, et même après sa mort, par ses livres et par ses disciples immédiats, exerça une influence, quelquefois contestée, mais toujours considérable sinon prépondérante, sur la philosophie française du XIX^e siècle; l'écrivain éminent, à qui la France doit une traduction admirable de Platon, la première édition des œuvres complètes d'Abélard et de Descartes, des études littéraires de premier ordre sur les *Pensées* de Pascal et sur

les procédés de style de Jean-Jacques Rousseau, et qui, après avoir parlé en un langage magnifique de Dieu, de l'âme, du devoir et du beau idéal, charma les dernières années de sa vie par un commerce intime avec *Les femmes illustres du XVII^e siècle*, où il a déposé le meilleur, le plus gracieux, j'ai presque dit le plus tendre de son âme et de son talent si ample, si élevé, si souple et si brillant.

Il eut beaucoup de secrétaires attitrés ou bénévoles. Celui dont on va lire les confidences était un jeune agrégé de philosophie que j'ai connu intimement, qui m'a légué, avec ses notes et ses souvenirs, la plupart de ses pensées et de ses aspirations, quelque chose aussi de son caractère et de son individualité, car ce jeune homme, ce n'est pas moi sans doute, mais ce fut moi.

I

Je vis M. Cousin chez lui, pour la première fois en septembre 1843, à la suite d'un concours d'agrégation qu'il présidait et où il avait distingué son futur secrétaire. Lui-même m'avait fait prévenir qu'il désirait me voir. J'éprouvais quelque émotion aux approches de cette première entrevue avec le membre du Conseil royal de l'Instruction publique, qui avait la direction de l'enseignement philosophique en France, et de qui allait dépendre mon avenir universitaire. Quant au philosophe, je le connaissais par la lecture et l'étude de plusieurs de ses ouvrages et par les leçons de mes deux premiers maîtres, MM. Vacherot et Jules Simon, qui étaient alors ses fidèles disciples. Le passage de ces deux éminents professeurs dans la chaire de philosophie du collège royal de Versailles, où ils se succédèrent pendant la même année scolaire 1837-1838, avait déterminé ma vocation. Le premier nous avait enseigné la psychologie, d'après

les leçons sur *La philosophie de Locke* qu'il commentait avec profondeur; l'autre, sous la même inspiration, après une rapide esquisse de la logique, nous avait exposé la morale, la théodicée et l'histoire de la philosophie, avec une élévation de pensée et un charme de parole qui ravissaient des élèves de collège, heureux et fiers d'entendre un véritable cours de Faculté.

Le cœur me battait, je l'avoue, lorsque je franchis ce jour-là les trois ou quatre degrés qui coupaient dans sa longueur, en deux parties inégales, l'ancienne grande cour de la Sorbonne, puis lorsque, après avoir longé au rez-de-chaussée les bureaux de l'Académie de Paris, j'arrivai sur, la gauche de l'église à la porte près de laquelle M. Jules Simon devait plus tard, comme ministre de l'Instruction publique, inaugurer un buste en marbre de son ancien maître; lorsqu'enfin je m'arrêtai sur le palier du premier étage avant de sonner.

Jacques, le légendaire valet de chambre, vint m'ouvrir et, après avoir pris mon nom, m'introduisit auprès de M. Cousin, derrière qui il alla se poster droit et raide comme un soldat en faction, suivant de l'œil les mouvements du maître.

Comment oublier, mais aussi comment décrire la toilette, je pourrais dire le négligé, sous lequel m'apparut le traducteur du divin Platon? Un pantalon à pieds en flanelle grise, un veston bariolé, jadis robe de chambre, mais coupé à la ceinture et n'ayant gardé de la robe qu'une cordelière à glands, que tantôt il agitait de la main droite en marchant, tantôt il serrait autour de sa taille. Ce costume ne répondait guère à l'idée que je m'étais faite du personnage, que je n'avais encore vu que de loin et avec des yeux de myope. C'était alors un homme de cinquante ans, grand et maigre, vif et même impétueux d'allure, un peu excessif dans ses gestes, mais puissant par le regard et par la parole. Malgré son accoutrement pitto-

resque, je me sentis dominé et comme fasciné par le feu de ses yeux noirs, et j'aurais été fort intimidé, s'il ne m'avait mis tout d'abord à l'aise par l'air enjoué dont il m'accueillit et par une description tout à fait engageante des fonctions qu'il me réservait près de lui. Il me fit gracieusement les honneurs de la magnifique bibliothèque au milieu de laquelle il m'avait reçu, puis d'un grand cabinet de travail qui y faisait suite, et où étaient rangés avec ordre dans une très jolie armoire ce qu'il appelait « ses trésors », c'est-à-dire les premières éditions, richement reliées, des principaux chefs-d'œuvre de la littérature française.

Nous fîmes ainsi le tour de ce grand appartement qui n'était qu'une bibliothèque dans toutes ses parties, y compris la chambre à coucher où Jacques nous avait précédés, sur un signe de son maître. Le brave serviteur était là sur son terrain et il s'y comportait avec une liberté qui n'excluait pas une certaine politique, comme je le reconnus par la suite. Il savait d'ailleurs jusqu'où il pouvait aller. Je me rappelle qu'un jour dans cette même chambre, où je l'avais accompagné la plume à la main, M. Cousin avait demandé, pour sortir, « ses secondes affaires ». — « Jacques, » dit-il, « voilà un pantalon qui n'est guère mettable ». — « Dame, Monsieur », répondit tranquillement le valet de chambre, « tout s'use; vous vous usez bien vous-même ». — « Jacques!... » s'écria le philosophe. La phrase, commencée sur le ton de la réprimande, se termina par une plaisanterie. « Eh! mais, en vérité, c'est de la philosophie. Vous le voyez, mon ami, Jacques est un grand philosophe ».

Puisque l'occasion s'offre à moi de parler de l'intérieur de M. Cousin, je dirai ici quelques mots de sa manière de vivre. Lorsqu'il dinait en ville, chez le prince de la Cisterna, par exemple, dont le nom me revient à la mémoire entre beaucoup d'autres, M. Cousin était, dit-on, un très

bon convive, payant d'ailleurs son écot par une conversation unique en son genre, tour à tour familière ou académique, toujours étourdissante d'esprit. Chez lui, c'était l'homme du monde le plus sobre et le plus tempérant. J'assistai souvent, entre deux séances de travail, au déjeuner très simple que lui avait préparé sa vieille gouvernante, M^{me} Blanchard. Il ne buvait jamais que de l'eau et plus d'une fois il me fit, avec un peu d'emphase, l'éloge de ce breuvage : « L'eau », me disait-il en levant son verre, comme pour porter un toast, « l'eau est la meilleure des boissons, la seule qui convienne à un homme qui travaille. Cela ne m'empêche pas, quand je dine en ville, de boire du vin. » Et le secrétaire de dire à part soi, au moins dans les premiers temps : « Ne serait-ce pas un propos d'avare? »

Ce reproche d'avarice a été souvent adressé à M. Cousin : il revenait dans les discours de quelques-uns de ses élèves et de ses envieux qui lui reprochaient le cumul de son traitement de conseiller directeur de l'École Normale avec celui de professeur titulaire à la Sorbonne. Il ne payait, disait-on, ni son tailleur ni ses fournisseurs, et son libraire mourait de faim. Qu'y avait-il de vrai dans ces propos? Un matin, j'étais là, lorsque Jacques vint avertir M. Cousin que son tailleur le demandait pour le règlement d'une note. « Faites entrer », dit-il, et s'adressant au tailleur : « Votre note est là ; je la trouve un peu lourde, vos prix sont vraiment exorbitants et je suis sûr que plus d'un de vos clients vous en aura fait la remarque avant moi. » — « Ces prix sont cependant ceux que tout le monde me paie ; je sors de chez M. le duc de Guiche qui ne m'a fait aucune observation. » — « Je le crois volontiers, mais je ne suis pas le duc de Guiche ; il peut faire pour sa toilette des dépenses que je ne puis pas me permettre. Il est jeune, il est beau, il est noble, il est riche... » — « Oh riche ! le croyez-vous, monsieur Cousin? — Je comprends

ce que vous voulez dire, j'aime mieux peut-être mes économies que les siennes », et tout en riant, il acquitta sa note aux prix du duc de Guiche. A vrai dire, ce n'était pas l'avarice, c'était un esprit d'économie contracté de très bonne heure qui présidait à ses dépenses et qui ne l'empêchait pas d'en faire qui témoignaient de sa générosité, surtout quand il s'agissait de sa bibliothèque. Il n'y avait pour s'en convaincre qu'à passer avec lui en revue sa collection de belles gravures, et, dans l'armoire dont j'ai parlé, richement reliés, les chefs-d'œuvre de la littérature française.

Les soirées philosophiques du samedi étaient conçues dans cet esprit d'économie. Sept ou huit intimes, tous philosophes, se réunissaient ce jour-là à la Sorbonne, vers huit heures du soir, sous la présidence de M. Cousin. C'était alors le comité de rédaction du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, auquel M. Adolphe Franck a attaché son nom et dont j'entendis discuter le programme. Entre neuf heures et demie et dix heures, Jacques apportait sur un plateau des sirops, de l'eau et des verres. Le premier jour M. Cousin s'adressant au doyen de la réunion : « Damiron », dit-il, « un peu de sirop ? » — « Je vous remercie », répondit simplement le vertueux philosophe. M. Barthélemy Saint-Hilaire, et les autres à la suite, par rang d'âge, ayant imité la réserve de M. Damiron, le Président s'offrit à lui-même un rafraîchissement, puis, replaçant sur le plateau son verre vide : « Vous avez tort, mes amis, ce sirop est bon. » Le samedi suivant, le plateau reparut ; mais M. Cousin se contenta de dire en parcourant des yeux le cercle : « Vous, Damiron, vous n'en prenez pas, je le sais... ni vous?... ni vous?... » Et chacun à la ronde ayant fait un signe négatif, il but lui-même en ajoutant : « Vous avez tort, mes amis. » Et la discussion reprit son cours.

Ces réunions avaient lieu dans la grande salle de la bi-

bibliothèque qui servait de salon à M. Cousin. Il y recevait quand il était de loisir ses nombreux visiteurs, mais d'ordinaire un à un. La consigne était sévère. Jacques n'annonçait, sauf de rares exceptions, que ceux qui étaient attendus. Dans son salon, comme partout et avec tout le monde, avec son tailleur comme avec un académicien ou un pair de France, M. Cousin était un causeur plein de verve et d'entrain. Mais ceux-là seulement ont pu le bien apprécier sous cet aspect qui l'ont connu familièrement et qui l'ont vu et entendu se livrer librement avec eux ou devant eux à ce que je crois pouvoir appeler l'exercice de la conversation.

Dès qu'il quittait la plume, M. Cousin se tenait d'habitude dans sa bibliothèque; ses amis le trouvaient toujours là, allant et venant devant les rayons où il aimait à passer en revue ses livres. Il leur souhaitait le bonjour, s'informait de leur santé, du motif qui les amenait, et, quand il y pensait, les invitait à s'asseoir. Pour lui, il préférerait parler debout et, s'emparant du premier sujet qui lui offrait quelque intérêt, il se mettait à marcher en parlant, s'animait peu à peu et finissait par arpenter, à grands pas, la bibliothèque dans toute sa longueur, laissant son visiteur dans l'embarras de savoir s'il devait le suivre dans cette course ou demeurer en place. Quelque parti qu'il prit à cet égard, l'interlocuteur devenait bientôt un simple auditeur, le dialogue s'étant insensiblement transformé, comme chez Platon parfois, en un discours suivi, et, pour peu que le sujet en valût la peine, en une improvisation merveilleuse, tour à tour plaisante et sérieuse, semée de pensées fines, de mots spirituels ou profonds, avec des saillies et des sobresauts surprenants, où l'ironie se mêlait à l'éloquence, enfin toutes les coquetteries d'une parole savante, accompagnées de la pantomime la plus expressive.

Ces conversations mouvementées où le personnage principal se ménageait si peu, mais dont il connaissait bien l'effet, n'étaient pas toujours exemptes de calcul et de

préméditation. Elles lui étaient même à certains jours un puissant moyen de persuasion, de prosélytisme et de gouvernement; car ce conseiller de l'Université était un chef d'école, préoccupé par-dessus tout de bien recruter « son régiment ». Aussi était-ce le plus souvent avec des membres du corps enseignant qu'il pratiquait ces exercices. Que de jeunes gens, bien doués pour la philosophie, il a ainsi attirés et guidés dans la carrière de l'enseignement ! Il excellait à démêler leurs dispositions naturelles et leur genre d'esprit. Il les mettait sur leur voie et les entraînait au travail. Il les aidait à choisir les sujets les plus appropriés à leurs aptitudes et à leur degré d'instruction et leur indiquait la meilleure méthode à suivre dans leurs recherches. Il traçait avec eux les grandes lignes de la composition, thèse ou livre, qui devait sortir de là. Il ne leur ménageait ni conseils, ni encouragements.

Il est à ma connaissance que plus d'un entretien de ce genre aboutissait à une conclusion pratique qui ne manquait pas d'originalité : c'était d'être fidèle à la philosophie, c'est-à-dire, comme Armande le conseille à sa sœur Henriette, dans les *Femmes savantes*, de ne se point marier autrement, le célibat étant la meilleure condition d'un entier dévouement à une idée, à une tâche, à une vocation. « Le monde n'est pas près de finir », disait-il plaisamment : « il y aura toujours assez de gens pour se marier et avoir des enfants; vous, mon ami, faites comme moi : faites des livres ».

Lorsque, plus tard, le jeune professeur ainsi chapitré revenait, marié ou non, avec les premiers résultats de son travail et avec un plan arrêté, il se trouvait que, de son côté, la pensée du maître avait travaillé dans le même sens. Ses conseils étaient alors d'autant plus précis, plus éloquents, plus fructueux pour le disciple. Il s'agissait le plus souvent de questions relatives à l'histoire de la philosophie. De là le reproche adressé quelquefois, non sans

raison, à l'école de M. Cousin de négliger la spéculation et de se borner à des travaux d'érudition.

Si, au début, le secrétaire en fonctions ne lui paraissait pas assez épris de sa tâche, le philosophe prenait la peine de lui expliquer, à la manière de Socrate, par questions et par réponses, la définition du secrétaire idéal, puis tout ce qui manquait à son instruction philosophique; et de là il passait, en s'échauffant peu à peu, à une énumération enthousiaste de tous les avantages qu'un jeune homme intelligent et plus préoccupé de son perfectionnement intellectuel que d'un gain sordide, pourrait se promettre du commerce d'un homme du métier qu'il verrait à l'œuvre et qu'il aurait à cœur de seconder, en se donnant tout entier à la tâche qui lui serait confiée. Le secrétaire était sous le charme tant que durait ce brillant exposé, et il sortait de là bien armé contre les mauvaises langues qui précisément lui dénonçaient ces discours séduisants comme un moyen « d'exploitation » et un piège dont il fallait se garder.

Voici, du reste, comment M. Cousin travaillait et faisait travailler son secrétaire.

Il lisait beaucoup, mais très vite et un peu en gros quelquefois, de manière pourtant à être au courant de tout ce qui se publiait. Il tenait surtout à connaître par lui-même les ouvrages de philosophie aussitôt qu'ils paraissaient; il n'y employait jamais son secrétaire qu'il aimait mieux occuper autrement. Quant aux journaux, sauf exception, il les regardait à peine avant de les jeter au panier. Quelquefois, à ses moments perdus, il se faisait lire les faits divers par son valet de chambre. Je me souviens de l'avoir trouvé un jour à Saint-Cloud, écoutant avec plaisir avant diner la lecture que lui faisait Jacques des propos originaux de Chicot dans un feuilleton des *Quarante-cinq* d'Alexandre Dumas.

C'était de préférence à des lectures d'érudition ou à des consultations de documents qu'il employait l'agréé

de philosophie qui lui servait de secrétaire (1). Après lui avoir indiqué ce qu'il devait chercher dans un livre de sa bibliothèque, il le lui mettait entre les mains, avec prière d'en achever pour lui la lecture, de manière à lui en rendre compte, et d'en extraire ou d'en traduire avec soin les passages les plus propres à élucider une question controversée et à confirmer ou à rectifier certaines opinions ou certains jugements sur un point d'histoire ou de critique philosophique. C'est ainsi que, pour ma part, j'eus un jour à chercher et à signaler dans les écrits de Vanini tout ce qui pouvait éclairer un lecteur philosophe sur les opinions en même temps que sur la vie, le caractère et la moralité de cette infortunée victime de l'Inquisition. Une autre fois je fus chargé de recueillir, dans les six volumes in-folio de *l'Histoire de l'université de Paris*, de Du Boulay, des textes utiles à produire dans un débat à la Chambre des pairs sur la liberté de l'enseignement. Je ne parle pas de menus travaux du même genre accomplis en vue de diverses communications au *Journal des Savants* et à l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Cousin ne faisait faire par d'autres que ce que le manque de temps l'empêchait absolument de faire lui-même. Le rôle de ses secrétaires fut donc toujours très modeste : il consistait principalement à réunir et à préparer les matériaux qu'il se proposait de mettre en œuvre. Les jugements et les opinions qu'il professait lui appartenaient en propre, et quoi qu'en ait pu dire tel ou tel de ceux qui l'ont approché, j'ose affirmer que tout ce qu'il a publié et signé de son nom était le fruit de son travail personnel. J'ai dit comment et dans quelle mesure ses secrétaires ont pu prendre part aux recherches par lesquelles il se préparait à chacune de ses publications. Il me reste à décrire, d'après les récits de mes devanciers et de mes

(1) Bersot et Barni par exemple, avant moi.

successeurs (1), sa manière de composer et d'écrire.

Les recherches préliminaires étant terminées, dans les limites de temps qui lui étaient imposées ou qu'il s'était lui-même fixées, M. Cousin défendait sa porte et restait seul à méditer sur son sujet afin de l'embrasser dans son ensemble et dans toutes ses parties, et sans doute aussi pour s'en entretenir avec lui-même à haute voix, comme il eût fait avec un visiteur.

Il construisait en pensée son discours et jetait provisoirement sur de petits carrés de papier, à mesure qu'elles se présentaient à son esprit, les idées qui lui semblaient pouvoir prendre place dans son travail. Il gardait en lieu sûr tous ces petits papiers, dont chacun à son tour devait lui servir de *memento*; c'est sans doute en les rangeant dans un certain ordre qu'il arrêtait le plan de l'ouvrage, et cette savante ordonnance que nous admirions dans tous ses écrits, tandis que ceux de son émule, M. Villemain, si brillants par les détails, nous paraissaient manquer parfois de suite et d'unité, et se prêtaient mal à une analyse raisonnée, faute d'une pensée maîtresse dont le développement régulier permit au lecteur d'en distinguer à la fois et d'en relier l'une à l'autre les différentes parties. M. Cousin attachait une extrême importance à cet art supérieur de la composition, et il s'y appliquait longtemps avant de pouvoir se satisfaire.

Son plan une fois arrêté, il faisait appeler dès le matin son secrétaire, l'installait dans son grand cabinet de travail, et avec lui se mettait à écrire, ou plutôt à dicter, tenant à la main, sans jamais le perdre de vue, celui de ses petits carrés de papier où était noté en quelques lignes le point à traiter dans la matinée, et qui, la séance terminée, était joyeusement jeté au feu, comme désormais inutile. M. Cousin dictait comme il parlait, toujours debout,

(1) Notamment MM. Bersot, Vapereau, Barni, Paul Janet.

mais tantôt au repos devant la cheminée, étudiant, dans la glace qui la surmontait, le geste ou l'attitude dont il accompagnait chaque mouvement oratoire, tantôt marchant à grands pas dans son cabinet et même dans tout son appartement dont il lui arrivait assez souvent de faire le tour complet, disparaissant par la porte du fond dans le couloir qui menait à sa chambre à coucher, puis revenant par la salle à manger et la bibliothèque pour paraître dans le cabinet et achever la phrase commencée, dont il n'avait pas même oublié la ponctuation.

Le début était toujours lent et quelque peu solennel : il dictait ensuite avec plus ou moins d'entrain, suivant l'inspiration du moment. La muse lui faisait rarement défaut. Il citait alors volontiers un mot de Chateaubriand qui, disait-il, lui avait confié qu'il ne s'était jamais senti en train, quand il s'asseyait à son bureau pour écrire. M. Cousin, à vrai dire, était d'un autre tempérament ; il ne restait jamais court.

Cette parole éloquente qui, une fois fixée sur le papier, avait toutes les qualités d'un beau style, était la partie de son talent qui piquait le plus la curiosité de ceux qui en entendaient parler. Pour moi qui en ai été si souvent témoin, je n'en saurais mieux rendre compte qu'en comparant ces dictées aux conversations originales dont j'ai essayé plus haut de retracer la physionomie. C'était en effet une improvisation, plus ou moins étudiée à l'avance, sur quelques notes prises au cours d'une lecture ou suggérées par un examen préalable du sujet, et auxquelles l'auteur ou plutôt l'orateur faisait subir l'épreuve de la parole publique, traitant en imagination le secrétaire à qui il s'adressait d'abord, comme un premier auditoire dont il aurait étudié les impressions.

La dictée terminée, le secrétaire l'emportait pour la mettre au net. Il la rapportait le lendemain et en faisait la lecture à haute voix, en y intercalant, non pas de sim-

ples observations ou des critiques en l'air, mais, comme on le lui avait expressément recommandé, des corrections motivées, des retranchements ou des variantes qu'il proposait pour remplacer soit quelque terme impropre, soit une phrase mal construite, soit une assertion inexacte. Loin de dédaigner ces critiques, M. Cousin les réclamait au contraire; mais il les voulait claires et précises, et il les adoptait de bonne grâce quand il en reconnaissait la justesse. Puis il prenait le manuscrit ainsi modifié, pour le corriger sérieusement à son tour. Après quoi il le faisait recopier, mais le plus souvent pour le corriger à nouveau.

Ce n'est qu'après avoir pris toutes ces précautions qu'il livrait son œuvre à l'imprimeur, à la condition d'avoir trois épreuves à corriger. « Trois épreuves! » me disait un jour à ce propos le savant doyen de la Faculté des lettres de Paris, M. Victor Le Clerc; « trois épreuves, c'est bien peu. Pour ma part, j'en corrige toujours cinq, autrement les fautes typographiques seraient par trop nombreuses. Voilà pourquoi il y en a tant dans les livres de M. Cousin ».

Cette critique, à mon avis, n'atteignait pas M. Cousin comme écrivain: car si, en corrigeant ses épreuves, il lui arrivait de laisser passer des « fautes typographiques », il n'en était certainement pas ainsi du style et de la composition. Il était même si exigeant là-dessus que, dès la première épreuve, son texte subissait un véritable remaniement qui, deux ou trois fois renouvelé, lui permettait enfin de signer le *bon à tirer*.

Comment concevoir après cela qu'un écrivain si jaloux de ne rien publier qui ne portât sa marque aurait jamais consenti à laisser paraître sous son nom les œuvres de quelques-uns de ses élèves? C'est cependant ce qu'on a osé dire, non de quelque insignifiant opuscule, mais d'une œuvre capitale, sa célèbre traduction des *Dialogues* de

Platon dans laquelle on a prétendu qu'il n'y avait « rien de lui que ses contre-sens » (1). Propos aussi ridicule qu'injurieux, puisque, avant de commencer en 1824 cette publication qu'il n'acheva qu'en 1840, M. Cousin était professeur de grec à l'École Normale et que, avant de donner en français le troisième ou le quatrième volume des *Œuvres de Platon*, il avait publié en six volumes, sans le secours d'aucun secrétaire, le texte grec des œuvres inédites de Proclus.

J'ai vu jadis naître et se propager ces bruits calomnieux sous l'influence du pamphlet de Pierre Leroux intitulé : *Réfutation de l'éclectisme*. Dans l'évidente impossibilité de désigner un écrivain à qui l'on attribuerait dans son entier l'œuvre de traduction de Victor Cousin, on se bornait à murmurer les noms de trois ou quatre de ses anciens élèves ou secrétaires. Ainsi se forma, entre jeunes gens de l'École Normale et de l'Université, une sorte de légende que je rencontrai vers 1840 dans des milieux universitaires hostiles à V. Cousin, et qui attribuait à M. Ravaisson (qui ne la réclama jamais) la traduction du *Parménide*, à M. Jules Simon (qui s'en défendait, quoique un peu mollement) celle du *Timée*, enfin à M. Viguiier, ancien élève en grec de V. Cousin à l'École Normale, celle du *Criton* et du *Phédon*, qu'il n'eut jamais l'idée de revendiquer.

Je puis attester que, parmi nos maîtres, personne ne paraissait prendre au sérieux ces insinuations, qu'elles étaient ignorées du grand public, et qu'elles ne rencontrèrent jamais que le mépris chez les hommes les mieux informés, tels que MM. Villemain, Jouffroy, Damiron, Paul Dubois, Francisque Bouillier, Charles de Rémusat, etc.

(1) Par allusion, peut-être, à l'obstination qu'il mit à défendre, par des arguments purement philosophiques, une erreur de traduction que j'ai eu moi-même l'occasion de corriger par un mot à mot rigoureux dans une édition classique du *Criton* (Paris, Hachette, 1850).

Ce n'est que beaucoup plus tard et longtemps après la mort de M. Cousin que la fable mise au monde par Pierre Leroux fut renouvelée et agrémentée d'anecdotes très peu authentiques, telles qu'un entretien tout à fait divertissant où l'éminent traducteur de Platon ne paraît pas savoir ce que c'est que le *Timée*.

Au lieu de m'indigner, comme d'autres, contre des boutades qui étaient pour le moins très irrévérencieuses, j'aime mieux leur opposer les belles paroles par lesquelles Jules Simon exprimait son admiration pour son ancien maître. Elles se lisent dans le volume des *Grands Écrivains de la France* qu'il a consacré à Victor Cousin. Il y célèbre, en propres termes, « cet écrivain de grande volée, ce qui ne se rencontre pas toujours avec un génie oratoire, digne de comprendre Platon et, seul de son temps, digne de le traduire (1) ».

Ce que j'eus le plus de peine à accepter dans mes fonctions de secrétaire, ce fut l'emploi de la journée du dimanche. J'avais ce jour-là ma soirée; mais je n'étais libre qu'à l'heure du dîner. J'ai retrouvé dans mes papiers de ce temps-là un cahier intitulé : *Mes dimanches*, où je griffonnais chaque semaine pendant les loisirs que me procuraient des visites trop rares à mon gré, des plaintes et de véritables protestations contre la tyrannie, la légèreté, le manque de sérieux du philosophe qui, pour son bon plaisir, me privait non seulement de toute distraction, mais de ma vie de famille et surtout de la pratique de mes devoirs religieux. Je lui en laissai sans doute paraître quelque chose dans mon attitude, sinon dans mon langage, car je me souviens qu'un dimanche matin, avant de nous mettre à l'ouvrage, il m'entretint assez longuement des travaux du grand Cuvier qui, disait-il, « a tant publié, et qui pourtant,

(1) *Les grands écrivains de la France. Victor Cousin*, Paris, Hachette et C^o, 2^e édition, 1891, p. 78.

absorbé qu'il était toute la semaine par ses nombreuses et importantes fonctions, ne trouvait que le dimanche un peu de temps pour écrire ».

Au bout de deux ou trois mois cependant, ayant pris mon mal en patience, je finis par m'habituer à ces exigences d'un travail opiniâtre, et je suivais avec un intérêt croissant l'œuvre multiple de cet écrivain chez qui je pouvais étudier tour à tour l'académicien, l'artiste et l'homme d'école, l'orateur et surtout le philosophe.

J'avais lu le livre de Pierre Leroux et quoique sa polémique triviale et haineuse m'inspirât du dégoût, j'en avais gardé quelques préjugés contre l'éclectisme; j'avais l'impression que cette critique générale de tous les systèmes favorisait l'indifférence en métaphysique comme en religion. Mais à voir de près le chef de l'école dite éclectique, je changeai bientôt d'opinion, tant il mettait de fougue et de chaleur, soit à combattre une erreur, soit à défendre une conviction personnelle. Il était loin de ressembler à ceux de ses disciples que Louis Veillot a si spirituellement dépeints dans ses *Odeurs de Paris*. Il avait trop d'ardeur lui-même pour rester toujours neutre entre « deux erreurs contraires, également vraies et également fausses », comme il disait autrefois.

A partir de 1840, l'éclectisme ne fut plus pour lui et pour la plupart de ses disciples qu'un appel au bon sens, à la justice et à l'impartialité dans l'appréciation des systèmes, c'est-à-dire une règle de critique historique, ce que M. Fouillée, fidèle interprète en cela de M. Cousin, appelait judicieusement une « méthode de conciliation ». Une telle disposition n'exclut en aucune façon la chaleur des convictions et M. Cousin pouvait, sans inconséquence, soutenir avec passion les idées qu'il croyait justes et vraies. Ainsi faisait-il en matière d'enseignement ou de littérature, de morale, de politique ou de pure philosophie.

En littérature, par exemple, quoiqu'il procédât surtout de Rousseau, comme la plupart des grands prosateurs de son siècle, M^{me} de Staël, Chateaubriand, Lamennais, Georges Sand et tant d'autres de moindre envergure, il lui préférerait hautement Pascal, et en général nos grands écrivains du XVII^e siècle, dont il opposait la noble simplicité à l'emphase de l'école romantique. « M. Hugo », me disait-il, « a une grande et forte imagination : comment pourrais-je en douter ? il m'en donne des coups de poing. Mais croyez-vous que Bossuet en eût moins ? Il en avait infiniment au contraire. Seulement chez l'un l'imagination est la maîtresse, chez l'autre, elle est au service de la raison ». Il ne trouvait nulle part ailleurs, au même degré, ce goût exquis, cette mesure et cette force du génie discipliné. Là étaient ses préférences, et l'on peut dire que c'était une partie de son patriotisme.

Élevé par l'Université impériale dans l'admiration de nos grands classiques, mais en même temps dans le culte de la gloire et de la grandeur nationales, il n'eut pas d'abord cette passion de la liberté qui en fit plus tard l'ami intime de Santa Rosa, et qui donna lieu à la police de Berlin de l'arrêter comme suspect de carbonarisme. Ses idées politiques ne se fixèrent que sous la seconde Restauration et sous la monarchie de Juillet. Tout en professant depuis 1815 « une tendresse invincible pour le dernier des Brutus », il demeura jusqu'à la fin convaincu que la forme idéale de gouvernement pour une nation, capable d'en comprendre la beauté, était la monarchie constitutionnelle, « à égale distance du despotisme d'un seul et des extravagances populaires ». Mais c'était toujours sur l'amour de la liberté qu'il mettait l'accent. Il fit de nous des libéraux incorrigibles, et son école tout entière, entraînée dans ce courant, croyait encore être fidèle à ses leçons lorsque, en 1848, elle se trouva mûre pour la République, et rédigea spontanément, par la plume de Jules Simon,



une théorie libérale du suffrage universel (1). Quant à lui, tout en se résignant à ce qu'il ne pouvait empêcher, n'ayant d'ailleurs rien à changer dans ses habitudes de vie, dont il me faisait remarquer la simplicité républicaine, il ne pardonna jamais à la bourgeoisie française d'avoir laissé tomber un gouvernement qui avait été et aurait dû toujours être celui de son choix.

Il professait, en philosophie comme en politique, l'horreur des extrêmes. Après avoir combattu victorieusement dans son premier enseignement la philosophie sensualiste du XVIII^e siècle, il déclara la guerre à tous les systèmes exclusifs, au nom des données fondamentales de l'esprit humain, que ces systèmes représentent dans leur opposition, mais dont une psychologie plus profonde constate la coexistence et l'accord essentiel. De là une première conception de l'éclectisme, comme doctrine tenant le milieu entre les systèmes contraires. Mais il laissa de plus en plus éclater sa prédilection des premiers jours pour un spiritualisme idéaliste, dont l'inspiration lui venait surtout de Platon, de Descartes et de Leibniz. « J'ai eu beaucoup de maîtres dans ma vie », me disait-il en 1843; « d'abord MM. Laromiguière, Royer-Collard et Maine de Biran, puis Platon, Descartes, Leibniz, Reid et Kant; mais le plus aimable de tous et le plus cher a toujours été Platon ». Il omettait Schelling et Hegel, qu'il avait quelque temps reconnus pour maîtres et dont il admira toujours le génie, mais dont il était devenu en philosophie un adversaire déclaré, en même temps que du panthéisme. Son penchant naturel pour tout ce qui lui semblait beau et grand lui avait fait prendre de plus en plus en aversion, avec le matérialisme, l'empirisme sensualiste qui y conduisit logiquement.

(1) Voir, dans la *Liberté de penser* de 1848, les articles de M. Jules Simon sur ce sujet.

II

En parlant des travaux de M. Cousin d'après mes souvenirs personnels, je n'ai garde d'oublier que l'année scolaire 1843-44, que je passai tout entière avec lui, fut une des plus fécondes de sa carrière littéraire, et, sans contredit, la plus brillante de sa vie politique.

D'une part en effet, il continuait ses belles études sur Pascal, écrivait les *Fragments de philosophie cartésienne*, préparait l'édition définitive de ses *Cours* de la Sorbonne, divisés en deux séries, appliquait aux événements politiques ses grandes qualités d'historien (1), et enfin consacrait des pages exquises aux *Femmes illustres du XVII^e siècle*. D'autre part, rappelé à la politique active par la discussion d'un projet de loi sur l'instruction publique présenté par M. Villemain à la Chambre des pairs, il intervenait dans ce grave débat avec sa grande réputation d'écrivain, son autorité d'homme d'école et la puissance d'une parole éloquente, à la fois fine et forte, dont les échos, transmis par les journaux au grand public, lui firent tardivement comprendre l'admiration que ses cours de la Sorbonne inspiraient naguère à une jeunesse enthousiaste.

J'eus le privilège d'être associé comme secrétaire à ces divers travaux, qui étaient loin d'épuiser cette infatigable activité, et dont quelques-uns ne furent pas immédiatement publiés. On me permettra d'entrer dans quelques détails à ce sujet. Rien ne saurait mieux faire comprendre la méthode de travail et les idées maîtresses du chef de l'école spiritualiste.

L'année 1843 avait été marquée pour M. Cousin par

(1) En préluant par des notes sur les *Carnets de Mazarin* à l'ouvrage publié en 1865 sur la *Jeunesse* du cardinal.

une de ces bonnes fortunes qui couronnent rarement les recherches des érudits. En fouillant curieusement les bibliothèques publiques ou particulières, il avait découvert une œuvre inédite de Pascal : le *Discours sur les passions de l'amour*, qu'il donna le 1^{er} septembre à la *Revue des Deux Mondes*. Il poursuivit avec d'autant plus d'ardeur ses investigations, notamment dans une bibliothèque janséniste du quartier latin, où je l'accompagnai assez souvent, et d'où il ne sortait presque jamais les mains vides. Là, au premier étage d'une maison inhabitée, humide et froide de la rue Saint-Victor, je dépouillais sous ses yeux de vieux bouquins poudreux, des recueils de pièces de toutes sortes, imprimées ou manuscrites, jetées pêle-mêle et comme au hasard, tandis que lui-même s'escrimait contre quelque in-folio mystérieux et plein de promesses, mais renfermant surtout des publications indigestes d'écrivains jansénistes, la plupart contemporains et amis obscurs d'Arnauld et de Nicole. Il s'y trouvait aussi quelquefois des écrits d'auteurs célèbres, accompagnés de notes où l'on parlait de ces écrits avec autant de précision que si l'annotateur avait assisté à leur rédaction. Il était dit par exemple de telle des *Provinciales* : « Cette lettre est de M. Arnauld », et de telle autre : « Celle-ci est de M. Nicole », ou de quelque autre théologien, collaborateur inconnu de Pascal. Serait-ce là que M. Cousin aurait été mis sur la voie des variantes introduites par des mains téméraires dans le texte original des *Pensées*, après la mort de l'auteur (1) ?

Le 1^{er} décembre 1843 parut dans la *Revue des Deux Mondes* (2) un article destiné à devenir le premier chapitre des *Fragments de philosophie cartésienne* et contenant,

(1) Voir le « Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal ».

(2) Sous ce titre : *Vanini, sa vie, ses opinions et sa mort*.

comme introduction, une appréciation magistrale de la philosophie de la Renaissance, personnifiée par Giordano Bruno, Campanella et Vanini. Dans cet article, le premier qu'il m'ait dicté, M. Cousin retraçait la vie de Vanini et examinait les doctrines de ce prétendu péripatéticien, représentant attardé des écoles de Padoue et de Bologne, égaré sur la terre trop peu hospitalière de France, dans les premières années du XVII^e siècle. Il racontait le procès qui lui fut intenté en 1619, et reproduisait, en la commentant, la sentence de mort prononcée par le Parlement de Toulouse contre cet homme qu'on accusait d'être « athéiste et blasphémateur du nom de Dieu ». Il décrivait l'affreux supplice infligé à ce malheureux, et le bûcher où il lui fallut monter, après avoir eu la langue arrachée par le bourreau avec des tenailles de fer; et il s'écriait, saisi d'indignation : « Justice impie! sanguinaire fanatisme, odieux à la fois et impuissant! croit-on que ce soit avec des tenailles qu'on arrache l'esprit humain à l'erreur? » Il constatait alors ironiquement après la mort de Vanini, les progrès incroyables que firent dans la société polie et parmi les beaux esprits, le matérialisme, l'athéisme et le scepticisme, et le succès universel, non seulement des *Essais* de Montaigne, mais aussi des *Quatrains* de Pibrac, du *Parnasse satirique*, et de ces vers du poète Théophile, devenus si célèbres parce qu'ils exprimaient audacieusement la pensée commune :

Une heure après la mort, notre âme évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Voilà, disait M. Cousin, quel était l'état des esprits à l'ouverture du XVII^e siècle. « Transportez-vous à cinquante ans plus tard. Tout est changé. Une philosophie nouvelle, d'accord avec la religion, et fondée sur l'étude directe de l'esprit humain, a partout accredité à Paris, en France et

dans toute l'Europe, l'immatérialité de l'âme et l'existence de Dieu. » Que s'est-il passé? A-t-on multiplié les bûchers, comme le demandait le père Garasse? Non, mais « deux hommes ont paru, qui ont ramené le calme dans les esprits : Richelieu, en fondant les séminaires où le clergé put recevoir une instruction digne de sa haute mission; Descartes, en écrivant le *Discours de la méthode* et *Les Méditations* ».

L'article sur Vanini eut un très vif succès. Pour moi qui en avais eu la primeur, je fus surtout frappé du passage où l'auteur, parlant de la philosophie en France au XVI^e siècle, déclarait qu'il serait « utile et patriotique de disputer à l'oubli et de recueillir pieusement les noms et les écrits de ces hommes ingénieux et hardis qui remplissent l'intervalle de Gerson à Descartes ». Du moins, écrivait-il, « il en est un que l'histoire n'a pu oublier : je veux dire Pierre de la Ramée. Quelle vie et quelle fin! Sorti des derniers rangs du peuple, domestique au collège de Navarre, admis par charité aux leçons des professeurs, puis professeur lui-même, tour à tour en faveur et persécuté, chassé de sa chaire, rappelé, toujours suspect, il est massacré dans la nuit de la Saint-Barthélemy, comme protestant à la fois et comme platonicien... Depuis on n'a pas daigné lui élever le plus humble monument qui gardât sa mémoire; il n'a pas eu l'honneur d'un éloge public et ses ouvrages même n'ont pas été recueillis ».

Cet appel ne pouvait me laisser indifférent, il fut pour moi le point de départ de longues et patientes recherches, que j'ai résumées dix ans plus tard dans le livre intitulé, *Ramus (Pierre de la Ramée), sa vie, ses écrits et ses opinions* (1). Je ne dois pas seulement à M. Cousin l'idée première de ces recherches; c'est à ses conseils et surtout à ses exemples que je dois d'y avoir procédé avec quelque méthode,

(1) Paris. Meyrueis et C^{ie}, 1855, in-8.

et c'est à lui que reviennent de droit les éloges que me valut cette publication (1).

J'ai indiqué plus haut la part modeste qu'il me fit dans l'étude critique des sources imprimées sur la vie et les doctrines de Vanini. A ce travail préliminaire, dont il s'appropriâ les résultats par un sens historique supérieur, il ajouta la recherche et la critique des témoignages contemporains concernant le procès, la condamnation et la mort de l'infortuné philosophe qui, en se défendant devant ses juges, avait réussi par son éloquence à apitoyer, malgré ses erreurs, le greffier Malenfant et le président Gramond lui-même, dont nous déchiffrions ensemble les Mémoires manuscrits.

Cette histoire tragique d'un enfant perdu de la libre pensée à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e avait conduit M. Cousin jusqu'au moment où le *Discours de la méthode* renouvela, pour ainsi dire, l'esprit humain. C'est cette révolution qu'il se proposa alors de faire connaître dans ses *Fragments de philosophie cartésienne*. Ailleurs il l'avait embrassée dans toute son ampleur. Ici il en rappelle sommairement les principaux résultats. Il constate que, depuis 1637 jusqu'à la fin du siècle, « il ne parut pas un livre philosophique à Paris, en France et en Europe qui ne fût pour ou contre ou sur Descartes » ; mais c'est surtout en France qu'il s'attache à montrer par des exemples bien choisis, l'influence des idées nouvelles sur les esprits et les milieux les plus divers. Il en suit partout la marche et le progrès; il en observe pour ainsi dire l'infiltration dans les ordres religieux et dans la société laïque, dans les écoles et dans le monde. Il fait servir à cette démonstration les documents originaux que son activité d'érudite a mis au jour.

(1) Voir l'article d'Émile Saisset dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1856 : « *La philosophie moderne depuis Ramus jusqu'à Hegel* ».

C'est ainsi que les œuvres manuscrites d'un religieux bénédictin, dom Robert Desgabets, réunies en deux volumes in-folio et retrouvées après la Révolution française dans la bibliothèque publique d'Épinal lui ont révélé l'existence à Paris, en 1662, d'une sorte d'académie cartésienne, discutant en « assemblée » des objections renouvelées de Gassendi contre le : « Je pense, donc je suis ». Cette discussion, à laquelle assistait Malebranche, est rapportée sous ce titre : « Récit de ce qui s'est passé à Paris dans la dernière Assemblée, touchant la question si toutes les pensées de l'âme dépendent du corps (1). »

Il est dit dans ce procès-verbal que « le Père Malebranche et toute l'assemblée avec lui » repoussèrent les doutes de Desgabets.

Grâce à ces manuscrits et à d'autres, M. Cousin a pu encore mettre successivement en scène le cardinal de Retz, discutant avec Desgabets, dans sa retraite de Commercy, sur la doctrine cartésienne; puis le savant géomètre Roberval, un des contradicteurs les plus obstinés de Descartes, amené vers la fin de sa vie à placer lui-même le « Je pense, donc je suis » en tête des vérités premières de la science humaine (2); Malebranche et son disciple Mairan, argumentant sur le spinozisme et ses rapports avec le cartésianisme; enfin et surtout Leibniz, échangeant ses vues sur le même sujet avec l'auteur de la *Recherche de la Vérité*. Ayant été averti qu'il existait à Hanovre une correspondance inédite de ces deux philosophes, M. Cousin demanda et obtint la communication de dix-sept lettres (entre 1672 et 1713). Sur une copie authentique de ces lettres, il me dicta pour le *Journal des Savants* (3), qua-

(1) *Fragments de philosophie cartésienne*, in 12, Paris, 1845. « Procès-verbal d'une séance d'une société cartésienne ».

(2) Voir le chapitre sur *Roberval philosophe*, d'après ses papiers légués à l'Académie des Sciences.

(3) Voir les livraisons de juillet, août, septembre et octobre 1844.

tre articles qui furent ensuite réunis en un chapitre des *Fragments de philosophie cartésienne*.

Leibniz, élevé à Leipzig, sous Jacques Thomasius, dans l'étude de la philosophie ancienne et dans le respect d'Aristote, était mal disposé pour le cartésianisme quand il vint en France pour la première fois en 1672. Mais ce fut à Paris qu'il se forma : en y arrivant « il n'était qu'un jeune homme de grande espérance ; quand il en partit, à la fin de 1675, il était presque achevé ». Après avoir d'abord combattu le cartésianisme, il le compléta, d'accord avec le sens commun et avec la tradition des anciens, en bannissant de la science de la nature l'idée d'une substance absolument inerte, et en y faisant intervenir la notion de force. M. Cousin trouva dans les lettres communiquées par la bibliothèque de Hanovre, le développement de cette « doctrine dynamique » sous l'influence de laquelle Malebranche dut, bon gré mal gré, opérer un changement radical dans ses idées.

Leibniz, dit M. Cousin, s'est montré dans cette correspondance, ainsi que dans l'ensemble de sa philosophie, le disciple en même temps que l'adversaire de Descartes. Si, comme tout le monde en convient, il l'a continué en mathématiques, il n'est pas moins vrai qu'il a donné au xvii^e siècle le dernier mot de la métaphysique cartésienne. Son amour de la gloire et une secrète jalousie ont pu le conduire à critiquer avec une sévérité souvent injuste « une philosophie à laquelle il devait les trois quarts de la sienne (1) ». Il n'en reste pas moins le plus éminent représentant du spiritualisme, inauguré par le *Discours de la méthode*. Il a professé pour son compte, comme Descartes et Malebranche, et presque dans les mêmes termes, l'immatérialité de l'âme humaine, « substance pen-

(1) Voir dans l'*Histoire générale de la philosophie*, édition de 1867, chapitre 9, une brillante réfutation de ces erreurs de Leibniz.

sante », et Malebranche n'eût pas désavoué ce jugement de M. Cousin, que « la *Théodicée* n'est que le complément des *Méditations* ».

Le dernier chapitre des *Fragments de philosophie cartésienne* traite directement la question, plus d'une fois soulevée auparavant, à propos de Mairan, de Malebranche et de Leibniz, « Des rapports du cartésianisme et du spinozisme ». Cette question, en dehors de son importance historique, préoccupait M. Cousin pour un double motif dont il m'était aisé de me rendre compte. D'un côté, je savais qu'il était en butte à une accusation persistante de panthéisme et qu'il tenait à s'en défendre. D'un autre côté, tous ses élèves étant exposés au même soupçon, il avait à cœur de les préserver de cette erreur, ceux surtout qui, selon ses propres paroles, se croyant inspirés par le génie de la métaphysique, pouvaient être tentés de *jeter leur gourme* dans des spéculations d'un caractère élevé, mais d'une portée trop ambitieuse. Voilà pourquoi il leur recommandait l'étude du cartésianisme, qu'il s'efforçait d'opposer au spinozisme, tandis qu'au contraire il y rattachait étroitement Leibniz, sans toutefois se dissimuler les différences. Il fit plus d'une fois allusion devant moi à M. Vacherot et à M. Ravaisson. « On les appelle nos plus forts métaphysiciens ; en quoi consiste donc leur métaphysique ? » Ce doute était assurément très injuste.

Les *Fragments de philosophie cartésienne* ont fait époque dans la philosophie française du XIX^e siècle, en inaugurant une phase remarquable de l'école dite *éclectique*, et qui, à partir de cette publication, aurait été mieux dénommée *néo-cartésienne*. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur la déclaration de principes développée dans la *préface*.

L'auteur, en son nom et au nom de son école, répudie énergiquement ce qu'on affectait d'appeler l'éclectisme,

savoir « une impartialité pusillanime, qui assiste à la lutte des opinions sans y prendre part ». « Bienveillants pour tous les systèmes et sans aveuglement pour aucun, nous préférons hautement les uns aux autres, et à cause de leurs principes, et à cause de leurs conséquences. » « En philosophie comme en politique, nous sommes du parti libéral; nos vœux et notre cœur sont partout où l'on invoque la liberté, où l'on combat, où l'on souffre pour elle. » « Nous sommes donc déclarés partisans de tout système favorable à la sainte cause de la spiritualité de l'âme, de la liberté et de la responsabilité des actions humaines, à la distinction fondamentale du bien et du mal, de la vertu désintéressée, d'un Dieu créateur et ordonnateur des mondes, soutien et refuge de l'humanité. » « Nous respectons, nous chérissons la liberté philosophique; mais nous croyons que son meilleur emploi est dans l'école cartésienne; et, dans cette lutte de systèmes tour à tour vainqueurs et vaincus, qu'on appelle la philosophie moderne, nos préférences avouées sont pour le cartésianisme. Il nous est cher par sa méthode qui est la vraie, par son esprit indépendant et modéré, qui est le véritable esprit philosophique, par son spiritualisme à la fois sobre et élevé, par la grandeur et la beauté de ses principes en tout genre, et par ce qu'il est essentiellement français, et qu'il a répandu sur la nation une gloire immense, qu'il n'est pas bon de renier. »

Ce langage et cette attitude de Victor Cousin furent vivement critiqués par ses adversaires, et par quelques uns de ses partisans, ceux qui, ne le connaissant que par ses célèbres leçons de 1828, qui ne sont qu'une introduction générale à l'histoire de la philosophie, et l'ignorant comme chef d'école, laissaient dire et disaient eux-mêmes que, depuis 1830, il avait renoncé à la philosophie pour se confiner dans l'administration, comme un simple employé du ministère de l'Instruction Publique. Il n'y avait

pendant ni contradiction ni changement de doctrine chez le philosophe, ni chez les représentants les plus autorisés de son école : Damiron, Barthélemy Saint-Hilaire, Paul Dubois, Charles de Rémusat, Francisque Bouillier, et celui qui était en quelque sorte son porte-parole, Adolphe Franck. Tous s'accordaient à modifier de la même manière le sens du mot *éclectisme*. Quelques-uns qui, comme Jules Simon, n'hésitaient pas à dire : « Nous ne sommes pas éclectiques », poussaient néanmoins leur fidélité au chef de l'école jusqu'à éditer pour les classes de philosophie les écrivains cartésiens du xvii^e siècle (1).

Or, ils étaient fidèles en cela non seulement aux dernières déclarations du chef de l'école, mais à l'esprit même qui avait inspiré ses premières leçons et ses premiers écrits, et qui depuis avait présidé à l'évolution du système. Nous savons en effet ce que cherchait Victor Cousin dans ces conférences où il avait pour auditeurs les élèves de l'École Normale, ses condisciples et ses amis, Damiron, Paul Dubois, Jouffroy, entre autres. L'un d'eux (2) nous a décrit dans des notes, récemment publiées, la physionomie vraiment originale de ces leçons. Le répétiteur, comme on l'appelait alors, reprenant le cours de Laromiguière, l'expliquait de son mieux, en en dégagant le problème de l'origine des idées, dans lequel il lui semblait découvrir toute une philosophie. « Oui », disait tristement Jouffroy, « toute la philosophie est dans un trou ». Il comprit mieux plus tard l'entreprise dans laquelle il devait servir de second à son jeune maître, je veux dire la brillante et vigoureuse polémique instituée au nom de la conscience, de la raison et de la libre réflexion, contre la philosophie empirique et sensualiste du xviii^e siècle, depuis Locke jusqu'à Condillac et Laromiguière. Pour cor-

(1) Descartes, Fénelon, Bossuet, Malebranche, Leibniz, Euler, etc.

(2) Paul Dubois, dans les *Souvenirs* publiés par M. Adolphe Lair.

riger et compléter ce dernier, Cousin, avec l'aide de Royer-Collard et de Maine de Biran, avait étudié Descartes, puis Thomas Reid, qui l'avait conduit à Kant; et c'est ainsi que fut fondée, sur une solution intelligente et complète du problème de l'origine des idées, la philosophie spiritualiste et libérale qui, enseignée par l'Université, encouragée par l'Institut, acceptée enfin dans ses lignes principales par la plupart des établissements religieux, a dominé en France jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Cette philosophie a toujours fait une large part à la méthode et à la doctrine de Descartes. Son fondateur s'appliquait en 1818, dans les *Archives philosophiques*, à établir fortement, d'après les textes décisifs des *Méditations*, le véritable sens du *Cogito, ergo sum*. En 1820, il consacrait la sixième leçon de son cours sur la *Philosophie morale de Kant* à réhabiliter, avec autant de vigueur dialectique que d'éloquence, la preuve cartésienne de l'existence de Dieu. Même langage et même doctrine en 1844-1845, dans les « *Fragments de philosophie cartésienne* ». Enfin, lorsque le 23 juillet 1844, M. Cousin présenta à l'Académie des sciences morales, sur des notes qu'il m'avait dictées à l'avance, la sixième édition des *Leçons de philosophie de Laromiguière*, il n'eut rien à changer dans sa propre doctrine pour porter sur ces mêmes leçons dont il disait : « Elles ont décidé de ma carrière », le même jugement qu'il en avait porté vingt-cinq ans auparavant, dans un article du *Journal des Savants* de juillet 1819, reproduit dans les *Fragments philosophiques* de 1826.

C'est en vain qu'on oppose à ces écrits et à cet enseignement de plus de trente ans le cours de 1828. Il est bien vrai que, dans cette introduction générale à l'histoire des systèmes, la philosophie n'est plus réduite comme autrefois à un problème de psychologie, mais que, sous l'influence de Schelling et de Hegel, elle est embrassée dans

toute son étendue et avec toutes ses hardiesses. De là sans doute une éloquence de plus haut vol et de plus grande envergure; mais, dans la théorie, nouvelle alors, des quatre systèmes fondamentaux de la philosophie, l'idée dominante est toujours la même, savoir que la vérité ne se découvre à l'homme que par l'étude de l'esprit humain et par la méthode à laquelle demeurent attachés les noms de Socrate et de Descartes. Après les premiers tâtonnements de la pensée grecque, Socrate, par son fameux « Connais-toi toi-même » créa un mouvement original de la pensée qui, pendant dix siècles, éclaira et moralisa le monde ancien. Au sortir de la scolastique et de ce qu'on appelle assez improprement les ténèbres du Moyen-Age, c'est, dans le même esprit, mais avec plus de clarté et de profondeur, que Descartes fonda véritablement la philosophie moderne par son « Je pense, donc je suis », premier et immortel exemple de la méthode psychologique. Le siècle qui s'inspira directement de cet exemple et de cette méthode est jusqu'ici le plus grand des temps modernes, et l'on ne saurait le comprendre sans Descartes. « Essayez », disait Victor Cousin, « d'enlever Descartes à son siècle : comment comprendre le mouvement des esprits? Que deviennent Malebranche, Arnauld, Fénelon, Bossuet, Spinoza, Leibniz, Locke lui-même? Tous ont reçu par quelque côté et portent visible l'empreinte de Descartes ».

En même temps qu'il nous exhortait à étudier les grands hommes formés à l'école de Descartes, M. Cousin célébrait avec son beau style les femmes qui furent leurs contemporaines et qui souvent les égalèrent par leur esprit, leurs talents, ou leur caractère. C'est à cette même année 1844 qu'appartiennent ses premières et ses plus belles pages sur *Les femmes illustres du XVII^e siècle*. Le tableau d'ensemble qu'il publia sous ce titre, était dans sa pensée la préface d'une galerie de gracieux portraits, dont il se promettait de charmer sa vieillesse. Il y plaçait au

premier rang, dans la famille des Arnauld et dans l'illustre société de Port Royal, celle qu'il lui était impossible de ne pas appeler la « Grande Madame Angélique, faite pour commander, comme sainte Thérèse ou Madame de Chantal pour aimer et servir » ; puis, dans la famille des Pascal, la jeune et digne sœur de l'auteur des *Pensées*, l'héroïque Jacqueline. La galerie ainsi commencée devait « de biographies en biographies et de portraits en portraits, suivre le cours du siècle depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Louis XIV ». Cette belle introduction me fut dictée pour ainsi dire d'une haleine, en une séance inoubliable de treize à quatorze heures, et lorsque, vers trois heures et demie du matin, l'improvisation fut terminée, le secrétaire ne put se défendre d'exprimer l'admiration que lui inspirait « ce chef-d'œuvre achevé d'un seul jet ».

CH. WADDINGTON.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}. — MESNIL (EURE).
